



Culture / Livres

Session de rattrapage

Ecrivain débutant ou confirmé, roman ou document... ils nous ont échappé dans la profusion des livres de la rentrée. Avant qu'ils ne disparaissent des librairies, voici six ouvrages à ne pas manquer.

Par **Delphine Peras, Jérôme Dupuis, Emmanuel Hecht, Baptiste Liger et Marianne Payot.** Illustration : **Moro.**

Une famille de poids

L'auteur. Originaire de Chicago, Jami Attenberg vit désormais à New York, où elle s'adonne à l'écriture romanesque et journalistique – notamment pour le *New York Times* et le *Wall Street Journal*. Publié en 2012, *La Famille Middlestein*, son troisième opus, a reçu un très bel accueil outre-Atlantique et les félicitations d'un certain Jonathan Franzen.

La trame. Sacrée famille Middlestein, indestructible au premier abord : des ancêtres ukrainiens intrépides, un couple carré – Edie est avocate d'affaires, Richard, pharmacien – dans une banlieue propre de Chicago, deux enfants au parcours stable – Benny, le comptable, et Robin, la prof d'histoire – et une synagogue bienveillante. Seule ombre au tableau du clan : le poids envahissant, monstrueux d'Edie, dont rien ne saurait traverser la boulimie malade ni le diabète déclaré, ni les opérations successives. A 150 kilos, c'est le coup de grâce : après quarante ans de mariage, Richard jette l'éponge et quitte le foyer au grand dam des siens, qui le mettent au ban de la tribu.

Le verdict. Savoureuse, cette chronique familiale d'une Amérique en proie aux affres du temps, qui délite les sentiments, et de la consommation, qui chamboule les corps, se déplie délicatement. En alternant les points de vue et les tons – de l'ironique au tragique –,

Jami Attenberg ne commet aucune faute de goût. Et se révèle une experte en mets sucré-salé. ● **M. P.**

La Famille Middlestein,
par **Jami Attenberg**, trad. de l'anglais
(Etats-Unis) par Karine Reigner-Guerre.
Les Escales, 302 p., 20,90 €

Un petit air de Drieu

L'auteur. Jean-François Roseau a 24 ans. Il a étudié l'Histoire à la Sorbonne et des matières plus austères à Sciences po, selon son éditeur. C'est son premier livre.

La trame. Le narrateur découvre des lettres abandonnées dans le IX^e arrondissement de Paris : une correspondance de guerre de deux poilus, le mari d'Hélène, le sergent Alexandre Ury, et le « filleul » de celle-ci, marrain de guerre, le caporal Jean-Gabriel Vincensini, originaire de Corse. Procédé éculé ? Peut-être, à ceci près que Jean-François Roseau a effectivement découvert ces lettres, qui lui ont permis d'imaginer des vies fracassées par la Grande Guerre : du front à l'arrière, pour des soldats et des « planqués », des hommes et des femmes, sur fond d'adultère, de petites lâchetés, d'injustice, et toujours de violence, physique et psychologique, inouïe.

Le verdict. Sa connaissance des années 1914-1916, durant lesquelles se déroule *Au plus fort de la bataille*, est totale.

Sa main ne tremble pas, il a une belle écriture, déjà mature. Au début du récit, il cite Drieu la Rochelle. C'est probablement du côté de l'auteur de *Gilles* qu'il faut chercher une filiation. Et c'est ainsi qu'un jeune homme « de cette génération des insensibles geeks, l'œil gris-blanc, vide, étroit, vissé sans une once d'empathie au défilé sensationnel d'images de conflits étrangers » se retrouve dans le sillon de son prestigieux aîné. ● **E. H.**

Au plus fort de la bataille,
par **Jean-François Roseau.** Ed Pierre-Guillaume de Roux | 333 p., 22,90 €

Ma mère, ma mémoire

L'auteur. Originaire d'Orléans, cette septuagénaire alerte a baigné dans le milieu de la BD – d'où ses biographies de Goscinny et Desproges –, signée des livres pour la jeunesse et pris son envol littéraire avec *Tout le cimentière en parole*, *La Dernière Nuit*, ou encore *Çam'énerve*.

La trame. Lorsque sa mère décède, début 2013, le vide est double : sentiment de la perte et impression de n'avoir gardé aucun souvenir de leur vie ensemble. Sauf que la mère, institutrice, a écrit son journal, conservé lettres, photos, enregistrements. Un matériau précieux pour la narratrice, qui reconstitue peu à peu leur passé commun et sa propre enfance : la France de l'après-guerre, le quotidien



chiche, les tricots qui grattent, la 4 CV, les premières lectures, le père prof de lettres qui excelle à rabaisser son épouse... Cette femme-là, obstinée, emportée, généreuse, « fragile et douce », qui s'est toujours sentie illégitime, sort grandie du puzzle hasardeux de leur existence que sa fille s'échine à compléter avec une grande tendresse.

Le verdict. Le canevas paraît usé jusqu'à la corde, et pourtant Marie-Ange Guillaume parvient à composer un motif très personnel, très fin, pour « faire vivre quelque temps encore » cette mère qu'elle aimait sans le savoir. Sa plume est vive, souvent drôle, et son récit multiplie les anecdotes essentielles comme autant de petits cailloux qui aident à trouver le chemin pour grandir... ● **D. P.**

Aucun souvenir de Césarée,
par Marie-Ange Guillaume.
Le Passage, 190 p., 17 €.

Le Proust norvégien

L'auteur. Karl Ove Knausgaard est l'une des révélations de la littérature européenne de ces dernières années. Ce gaillard de 46 ans aux airs de pop star doit cet engouement à son entreprise autobiographique en six volumes, intitulée *Mon Combat* – qu'on pourrait traduire, en allemand, par « *Mein Kampf* »... Provocateur, Knausgaard fit d'ailleurs scandale dans son pays avec la publication en 2009 du premier volet de cette œuvre magistrale, *La Mort d'un père*, dans lequel il révélait l'alcoolisme du sien, son côté tyrannique et décrivait jusqu'à l'insoutenable son agonie.

La trame. Deuxième volet de *Mon Combat*, *Un homme amoureux* se concentre sur la vie affective de l'auteur – qui vit désormais en Suède – et, plus particulièrement, sur sa relation houleuse avec Linda Bosröm, poétesse maniaco-dépressive devenue son épouse et la mère de ses enfants. Décrivant son quotidien dans les moindres détails, Knausgaard évoque aussi la difficulté de concilier vie familiale et pulsions créatrices.

Le verdict. A partir de la vie de tous les jours, on peut atteindre l'universel et toucher à la grande littérature : la preuve avec *Un homme amoureux*, dont l'écriture faussement banale laisse soudain surgir des envolées d'une rare

Kapuscinski faisait tout ce que l'on proscrit dans les écoles de journalisme : il livrait peu de faits bruts, enjolivait parfois...

puissance. Au-delà de l'autobiographie d'un individu, c'est une réflexion sur l'identité masculine qui se dessine ici, ainsi qu'un tableau saisissant de la social-démocratie scandinave. Un choc. Et un surnom pour l'auteur, le « Proust norvégien ». ● **B. L.**

Un homme amoureux, par Karl Ove Knausgaard (*Mon Combat II*),
trad. du norvégien par Marie-Pierre Fiquet. Denoël, 780 p., 26,90 €.

N B retrouvez un entretien exclusif avec Karl Ove Knausgaard sur www.lexpress.fr/culture/livre

Les tribulations de « Kapu »

L'auteur. Ryszard Kapuscinski (1932-2007), grand reporter, longtemps correspondant de l'agence de presse polonaise PAP. Comme le fait malicieusement observer Pierre Assouline dans sa préface, « Kapu » faisait à peu près tout ce que l'on proscrit dans les écoles de journalisme : il livrait peu de faits bruts, enjolivait parfois, était plutôt engagé (en gros, du côté des révolutionnaires du tiers-monde). Pourtant, John le Carré le surnommait « le sorcier suprême du reportage ».

La trame. Une série d'articles, de la Pologne au Chili, de Moscou à Addis-Abeba, réunis en un gros volume. Prenez son récit de la chute de Luanda, en 1975. Alors que les révolutionnaires approchent de la capitale de l'Angola, il nous décrit des colons portugais occupés à construire des milliers de caisses, pour sauver leurs derniers biens. Une « ville de bois » submerge la « ville de pierre ». Et soudain cette ville de bois embarque sur des paquebots et laisse derrière elle une ville de pierre fantôme. On pourrait encore citer ses premiers reportages « dans le bush polonais » et cette histoire de cercueil porté à dos d'homme digne de Pouchkine. Ou, bien sûr, ces textes d'*Ebène*, son grand succès de librairie, où il explique que la qualité suprême d'un bien immobilier africain, c'est le « courant d'air ». Et d'une simple attente dans un bus du Ghana, il tirera une magistrale

comparaison entre les conceptions du temps en Occident et en Afrique.

Le verdict. C'est éblouissant. Oui, Kapuscinski est bien un sorcier. Un sorcier polonais du verbe. ● **J. D.**

Œuvres, par Ryszard Kapuscinski,
trad. du polonais par Véronique Patte.
Flammarion, 1 484 p., 35 €.

Mexique épique

L'auteur. Né à Guadalajara en 1973, Juan Pablo Villalobos a étudié le marketing et la littérature, vécu plusieurs années à Barcelone avant de s'installer, récemment, au Brésil. Très remarqué, son premier roman, *Dans le terrier du lapin blanc* (Actes Sud, 2011), a été traduit en quinze langues.

La trame. Oreste, 13 ans, raconte le quotidien foutraque de sa famille nombreuse, et désargentée, vers la fin des années 1980, dans un bled mexicain misérable, « où il y a plus de vaches que de gens », lesquels croient dur comme fer aux fantômes, aux extraterrestres et aux miracles. Son père, professeur d'éducation civique – qui a affublé tous ses enfants de prénoms grecs –, est surtout un « professionnel de l'insulte » et vitupère à loisir ces « politiciens véreux de merde ». Sa mère, elle, veut faire croire aux siens qu'ils appartiennent à la classe moyenne alors que tous s'étripent pour avoir leur content de *quesadillas* – galettes de maïs fourrées au fromage. Il sera question de la disparition des jumeaux Castor et Pollux, d'une fraude électorale, ou encore de l'arrivée de nouveaux voisins, polonais... et riches, eux.

Le verdict. Alors que le Mexique occupe tristement le devant de l'actualité, rien de tel que ce roman cocasse pour rire des plaies d'un pays où l'absurde règne en maître de longue date. Irrévérencieux au dernier degré, Villalobos divertit autant qu'il dénonce. ● **D. P.**

Si nous vivions dans un endroit normal, par Juan Pablo Villalobos,
trad. de l'espagnol (Mexique) par Claude Bleton. Actes Sud, 192 p., 17 €.